
Jacques Ehrenfreund

Idit Zertal, *Des rescapés pour un État. La politique sioniste d'immigration clandestine en Palestine 1945-1948*

Paris, Calmann-Lévy, 2000, 388 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jacques Ehrenfreund, « Idit Zertal, *Des rescapés pour un État. La politique sioniste d'immigration clandestine en Palestine 1945-1948* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.42, mis en ligne le 17 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/536>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/536>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

créature » et la prescience de sa damnation éternelle, « de la haine de Dieu à son égard ». En pur amour, l'ami de Dieu aime ce dernier « jusqu'à lui sacrifier son éternité et son bien être spirituel », « Exister n'est à ses yeux que verbe pour un enfer revendiqué » (p. 10).

Selon D.V., et au XVII^e siècle, l'amour pur comme « rapport social entre deux haines » participe au « bouleversement de la notion de loi comme rapport nécessaire entre choses définitivement désenchantées et nues ». L'analyse des réseaux sociaux porteurs de la spiritualité de Piny révèle que les religieuses de St-Eutrope et les familles biologiques dont elles proviennent ont été d'abord canfieldiennes et liées au monde de la finance ; à partir de 1660, ces mêmes réseaux apparaissent peuplés – dans le monde et dans le cloître – de gens de pouvoir (ou de leur parenté) ou de juristes proches de la fabrication et de l'application des lois.

Certains lecteurs trouveront peut-être que l'A. va parfois trop loin ; ainsi dans le dernier paragraphe de la Conclusion, où est affirmée l'exacte « contemporanéité » de la spiritualité du pur amour et de l'espace social où elle s'énonce (p. 323). Et décrit-on bien ce même et pur amour en disant qu'il consiste à « tout perdre afin de ne rien gagner » ? Peut-on soutenir sans plus de nuances que « le pur amour fonde la quête de Dieu sur le pari de son essentielle absence » ? On doit bien reconnaître cependant que le style et la manière du Père Piny favorisent l'ambiguïté sur plus d'un point. Il nous apparaît caractéristique que nombre des « lettres spirituelles » réunies ici soient motivées par les incompréhensions que l'enseignement du dominicain induit chez ses auditrices ...

Sans doute on peut s'accorder médiocrement avec la sorte de déconstructionnisme philosophique de D.V., déconstructionnisme discret mais non moins présent dans cet ouvrage comme dans les précédents du même auteur ; il serait injuste de ne pas noter cependant – dans cet ouvrage comme dans les précédents là encore – la qualité d'une érudition étendue et précise (en matière religieuse et en d'autres domaines : droit, économie, etc.), la finesse de beaucoup d'analyses, et bien d'autres qualités encore. D'un point de vue sociologique, on relève un intérêt certain de l'A. pour certains aspects ou telle thèse de Max Weber sans que cela implique adhésion à l'approche wébérienne dans sa globalité ; à ce philowébérianisme nous avons déjà fait allusion plus haut.

Surtout nous avons apprécié que D.V. manifeste [de l'intérêt] à l'étude des réseaux sociaux que la parole de Piny suscite autour de lui. On l'a déjà dit, l'étude faite des réseaux de parenté – et d'autres rapports sociaux – qui structurent

le « milieu pinien » de St-Eutrope est ici exemplaire ; on regrette évidemment, et avec l'A. lui-même, que l'analyse ainsi conduite révèle un pur amour exclusivement grand-bourgeois et de noblesse non médiocre. On sait par ailleurs – D.V. revient à plusieurs reprises (pp. 16 et 253-261) sur ce problème – que le message du dominicain a réuni autour de lui, en d'autres réseaux, des dévots d'extraction très modeste et – pour cette raison même ? – dépourvus d'archives. On ne peut dès lors éviter la question d'une possible – et au moins – double interprétation de la spiritualité pinienne, prenant appui sur la dualité des origines sociales du public concerné. Mais l'hypothèse reste sans vérification possible, encore que le lecteur de Piny puisse difficilement oublier la constatation faite plus haut d'un enseignement de compréhension difficile à l'intérieur même d'un public monastique non dépourvu de culture. Doit-on dès lors se considérer mis en garde contre toute interprétation trop univoque de notre dominicain ? L'ouvrage de D.V. donne à réfléchir quoi qu'il en soit.

Jean Séguy.

116.42

ZERTAL (Idit).

Des rescapés pour un État. La politique sioniste d'immigration clandestine en Palestine 1945-1948. Paris, Calmann-Lévy, 2000, 388 p.

Réfléchir sur le sionisme constitue encore aujourd'hui (au lendemain de la conférence de Durban qui a voulu l'assimiler à une forme de racisme) une gageure pour l'historien. Entre l'apologie et le discrédit, entre l'adhésion sans distance et l'opposition aveugle voire la démonisation, ce sujet suscite d'interminables passions. Depuis une dizaine d'années, à la suite de la décrispation idéologique consécutive à l'ouverture d'un dialogue israélo-palestinien (et on peut se demander si la « nouvelle histoire » résistera à la mort du processus d'Oslo) une autre histoire d'Israël a vu le jour, sous la plume d'une nouvelle génération d'historiens israéliens qui s'est attaquée systématiquement aux « mythes fondateurs » de leur pays. Le livre d'I.Z. s'inscrit dans cette ligne historiographique de « réévaluation des mythes des origines » (p. 11). Il traite de la difficile question du rapport entre le judéocide européen et la création de l'État juif, il se penche plus précisément sur le sort des rescapés et leur instrumentalisation par le mouvement sioniste. Pour comprendre en quoi il est en rupture par rapport à l'historiographie traditionnelle, il est utile de rappeler que pour celle-ci, l'intégration des rescapés de la Shoah était la raison d'être de l'État

des juifs, ce dernier ayant donc tout fait ou presque, pour accueillir et intégrer cette population. À travers la question des rescapés, c'est donc un nœud gordien de l'histoire du sionisme qui est abordé, celui de son rapport à la diaspora, à laquelle dans un mouvement dialectique il entendait se substituer. Le nationalisme juif, comme nous le rappelle justement l'auteur, ne visait pas uniquement à trouver une solution politique à la « question juive », il se voulait comme tant d'autres mouvements politiques contemporains l'inventeur d'un « homme nouveau ». Le « juif nouveau » devait être exempt des nombreuses « tares » et déformations héritées de l'exil ; si le juif exilique était effarouché, peureux, incapable de résistance physique, le juif nouveau serait guerrier et combatif. Le juif ancien s'était laissé mener comme « du bétail à l'abattoir », la *sabra* serait l'incarnation du courage et de la résistance. La rencontre entre les militants sionistes issus du judaïsme européen, mais en rupture de ban avec lui, relève donc bien d'un « [...] face-à-face à la fois social, culturel, psychologique et d'une rare portée politique. » (p. 16). Cette rencontre résume les impossibles retrouvailles entre les *sabras* et cette partie d'eux-mêmes – leur passé – qu'ils souhaitaient oublier et à laquelle le présent les renvoyait avec violence. Un peu à la manière de Tom Segev dans *Le septième million*, I.Z. tente une présentation de l'incompréhension, voire de l'indifférence du *Yishouv* face au drame juif européen.

On le voit, le projet est ambitieux ; pour le mener à bien l'A. s'est penchée sur les archives laissées par l'organisation en charge de l'immigration illégale, le *Mossad le Alyah Bet*. Structuré en trois parties d'inégale importance, le livre commence par décrire les opérations menées par le Mossad dans trois pays européens. Ainsi sont passées en revue les principales actions d'éclat, I.Z. s'arrêtant bien sûr longuement sur l'épisode de l'Exodus devenu depuis le film d'Otto Preminger, le symbole de cette lutte pour les rescapés. L'A. déconstruit cette histoire, en mettant en évidence l'indigence des moyens et en conséquence l'utilisation des médias comme alliées de poids dans la lutte contre la puissance mandataire anglaise. Tout au long de cette partie, elle insiste sur le fait, qu'en définitive, les rescapés étaient un *instrument* efficace pour l'exécutif sioniste qui visait « en s'appuyant sur l'exceptionnel levier que constituait la détresse des rescapés, [à atteindre] l'objectif suprême de la direction sioniste : la création d'un État souverain en Palestine » (p. 11). Dans un deuxième temps, l'A. propose une prosopographie des hommes du Mossad, ainsi qu'une présentation des

débats au sujet des rescapés au sein de l'organisation sioniste. Là encore, I.Z. désenchanter le récit mythique pour confronter le lecteur à une réalité souvent mesquine, faite de luttes de pouvoir et de personnes. La troisième partie du livre est d'une autre nature. Plus courte que les deux autres, elle s'intitule « les mentalités collectives » et cherche à présenter les débats au sein de l'exécutif sioniste concernant les rescapés. En ligne de mire de l'historienne, David Ben Gourion, le chef charismatique et incontesté du mouvement sioniste apparaît comme l'homme de toutes les manipulations. « De façon immédiate et concrète, elle [la question des rescapés] fournit à Ben Gourion la matière première dont il avait besoin pour mettre véritablement en œuvre sa stratégie, exploiter la tragédie juive. Il voyait dans la création d'un État hébreu sur les ruines de la diaspora une sorte de rédemption profane du peuple juif » (p. 239). Peu de mentalités dans cette partie en réalité, mais un réquisitoire contre un homme que son idéologie aurait rendu aveugle, insensible à la souffrance des siens. En guise de conclusion, l'historienne cède la place à la critique littéraire ; elle présente et analyse en effet deux textes de leurs auteurs centraux de la jeune littérature sioniste : Y. Sadeh et N. Altermann. En se fondant sur ces seuls textes, elle réaffirme la violence du sentiment *antidiasporique* de ces deux auteurs et à travers eux de la jeune génération du *Yishouv*. Elle revient sur ce qui semble constituer l'épicentre de ce qu'elle veut nous dire : le sionisme s'est construit sur une négation radicale et sans nuance de la *Galout*. « C'est le sionisme comme discours organisé de la virilité et de la force qui se construit sur et naît de la catastrophe du génocide. » (p. 292)

Pourtant, est-il possible de traiter de cette importante et difficile question de la négation de la *Galout* à travers l'action d'une organisation secrète telle que le Mossad ? N'y a-t-il pas inadéquation entre la question posée et les moyens mis en œuvre pour y répondre ?

Plus encore, l'A. procède minutieusement tout au long du livre à une mise en accusation du sionisme : celui-ci a procédé, on l'aura compris, à une instrumentalisation infâme, il a utilisé la souffrance d'une population que tout à la fois il niait et affirmait représenter. Pourtant dans ce long travail, l'historienne ne procède-t-elle pas elle-même à une instrumentalisation de même ordre que celle qu'elle dénonce ? Tout au long de sa réflexion, il n'est à aucun moment question des rescapés eux-mêmes, dont pourtant les témoignages abondent et qu'elle aurait pu interviewer. I.Z. ne se pose jamais la question de la volonté des

rescapés eux-mêmes, de leur volonté politique, ces derniers sont les grands absents de ce livre, dans lequel il n'ont pas le droit de cité.

En réifiant son sujet d'étude, ne tombe-t-elle pas dans le même travers que le sionisme qu'elle critique ? La nouvelle histoire d'Israël, qu'une nouvelle génération d'historiens essaie de broser, se fonde sur une louable volonté de démystification, de dépassement des mythes.

Mais en procédant à une simple inversion des thèses sionistes, ne prend-elle pas le risque de faire passer à la trappe la vérité historique ? Si dans cette dialectique de l'histoire nous en sommes maintenant au stade de l'antithèse, il faudra sans doute attendre encore une génération avant qu'une synthèse soit réalisée.

Jacques Ehrenfreund.